

Théorie ↔ Pratique

Pratiquer la pédagogie Freinet, qu'est-ce que cela signifie ?

C'est ce titre que je souhaitais donner à cette possible rubrique dont nous avons parlé aux journées d'études de l'I.C.E.M. à Chartres. Mais un titre ne résoud rien... Ni histoire du mouvement de l'École Moderne, ni plaidoyer pour la pédagogie Freinet, ni analyse exhaustive de la pensée de Célestin Freinet, travaux qui nécessiteraient un autre espace que seulement quelques pages de *L'Éducateur* et des compétences que je n'ai probablement pas, cette possible rubrique devait pourtant emprunter à tout cela.

J'en étais là, à chercher, perplexe.

Et voilà qu'un texte de Pierre Guérin me donne une occasion d'essayer.

Il y a cinq mois notre camarade Maurice Beaugrand mourait. Cette disparition brutale, inattendue, m'avait laissé avec une foule de souvenirs et le sentiment douloureux de ne pas savoir recomposer ces images et ces échanges avec trop peu de mots pour dire tout leur sens. Je l'acceptais, me disant que la modestie de Maurice, aussi sereine que sa conviction et sa longue contribution à l'I.C.E.M., autorisaient ce silence.

Mais Pierre Guérin, celui qui a probablement le mieux et le plus longtemps connu Maurice, a écrit. Son texte me parvient, Xavier Nicquevert ayant estimé qu'il pouvait entrer dans cette rubrique souhaitée à Chartres et peu commode à mettre en route.

Ce texte me paraît remarquable, d'une grande justesse, pour ce qu'il dit de Maurice et pour ce qu'il donne à entendre d'un sens : celui de la pédagogie Freinet.

C'est mon sentiment profond et c'est en fonction de lui que je me suis permis d'écrire après Pierre Guérin, pour mettre en évidence quelques repères, quelques signes inséparables, à mon avis, d'une compréhension en extension de la pédagogie Freinet.

Ceci — dois-je prendre la précaution de le dire ? — non pour fixer un passé, construire un dogme, révéler les lois. Mais tout au contraire pour reconnaître ce qui, dans les origines et l'histoire d'un mouvement, marque sa spécificité, l'oriente et, quelquefois, le limite. A la seule fin de comprendre ce qui garde ou non un sens qui était la marque initiale, la rupture à partir de laquelle l'avancée était possible et fut. Parce que, du moins je le crois, en des contextes différents, des comportements existent qui gardent le même sens et qu'ils sont plus efficaces quand ils se rattachent à une permanence, qui repérée, leur donne à la fois un point d'appui et un point de départ, d'évolution.

Mais, d'abord, le texte de Pierre Guérin :

«Il est certain que des rencontres modifient parfois en profondeur l'orientation de notre vie et que leur souvenir reste vivace.»

C'était au cours de la conférence pédagogique de 1946 qui groupait les instituteurs de deux ou trois cantons des environs de Troyes : j'avais fait une leçon... de vocabulaire !

Je ne me souviens plus si la coutume, à l'époque, était de confier cette corvée au normalien sortant, ou si je la devais à l'autorité de l'inspecteur qui était venu me faire passer le C.A.P. quelque temps auparavant...

Je n'avais pris qu'un groupe d'une quinzaine d'enfants sur les 55 qui composaient ma classe de C.E.1 et C.E.2, et ils avaient travaillé avec un fichier autocorrectif que j'avais fait en découpant dans de vieux livres, et collé sur des cartons disparates récupérés dans la poubelle d'une cartonnerie troyenne (Troyes = bonneterie → emballage de bas et chaussettes).

J'avais aussi affiché aux murs des pages de «textes libres» tirés à la pierre humide.

J'étais assez fier de l'autonomie donnée aux enfants, et assez déçu des réactions muettes et polies des collègues.

Après leur départ, il en était resté un, plus jeune, qui examinait les fiches et me dit :

— *Moi je crois que c'est bien, mais le contenu des fiches pourrait être autre chose que des pages de livres. Tu tires des textes à la pâte à copier, mais connais-tu l'imprimerie ?*

— *Oui, j'ai vu ça en maison d'enfant, mais comment en avoir une ici ?*

(Il faut dire que j'étais un «privilegié» : fils d'employé de chemin de fer, donc voyageant gratuitement, j'en avais profité malgré la guerre et j'avais été conduit, les années précédentes, vers un vieux château de la région parisienne où étaient hébergés des enfants évacués de Paris. L'équipe éducative était animée par Simone et Jacques Lacapère et tout le groupe à la base des C.E.M.E.A. avec Henri Laborde et Gisèle de Failly y venait souvent.)

Maurice Beaugrand me proposa :

— *Viens avec nous, on essaie de se réunir quelques-uns le jeudi ; mon cousin qui est serrurier va nous faire des presses et des composteurs. Tu as entendu parler de Freinet ?*

— *Oui, je l'ai vu à une réunion de l'École Nouvelle à Paris cet été, avec Paul Langevin et Louis Wallon.*

Je me souviens qu'il avait lu une page d'un syllabaire : «Zoé a vu le zébu du zoo de Zanzibar», et puis un texte d'une classe qui était «Le petit chat qui ne voulait pas mourir». Ça avait suscité des mouvements divers.

Pour moi, c'était parti...

Je crois qu'il faut brosser rapidement quelques caractéristiques de l'époque, car elles conditionnèrent notre démarche.

Nous sortions de la guerre, et tout nous semblait possible, tous les espoirs nous étaient permis ; nous imaginions naïvement pouvoir reforgez rapidement le monde, au moins celui qui nous entourait, et briser avec facilité toutes les difficultés qui pouvaient s'opposer à nos généreuses initiatives.

Un mauvais sociologue qui analyserait le langage de cette époque pourrait peut-être sourire parfois, c'est qu'il en oublierait le contexte, ne le replacerait pas dans cet après-guerre : ce langage et celui de Freinet furent extrêmement mobilisateurs pour des enseignants, et pendant des années...

Communiquer ! Communiquer avec tous «les autres», connaître leurs opinions, leur vie, voir «ailleurs», voyager, voyager !... Notre faim était insatiable ; c'était un besoin impérieux après ces années d'adolescence limitées à l'horizon de notre canton et contraintes au silence.

Et il en était de même pour nos élèves. Quel enthousiasme aux lettres, aux colis échangés ! On se préoccupait peu que notre correspondance suive quelques canons orthodoxes, et les deux ou trois douzaines de journaux, généralement fort bien imprimés que nous recevions de France et de l'étranger, contribuaient à ouvrir l'éventail de nos connaissances plus intimes de milieux divers, amplifiées par les voyages-échanges (il y avait des séances de revue de presse passionnantes).

C'était formidable, malgré nos moyens limités. Les conditions matérielles de travail et de vie étaient assez rudes : tout était encore rationné ! Nous mangions le pain de maïs, et l'hiver, dans nos chambres, il y avait souvent 0°...

(suite de la p. 4)

Nous étions aussi pris au sérieux lorsque nous écrivions à Freinet (et personnellement ce fut pour moi une surprise, dès le début de notre correspondance, tant le conditionnement de notre éducation nous avait conduits à n'être que des exécutants sans pensée autonome digne d'attention).

Et je crois que ce fut un des facteurs fondamentaux qui orienta notre route d'autodidactes de la pédagogie. Normaliens sortants, nous étions traités à part entière et nos initiatives n'étaient pas freinées même si certains de leurs aspects pouvaient paraître discutables. Et d'apprendre l'écoute des autres, la remise en cause de nos propres affirmations et le sens des nuances nécessaires !

Joindre Cannes et Vence en auto nécessitait à ce moment au minimum deux jours de voyage (avec une voiture en un état à peu près satisfaisant) et ce n'est qu'après 1951 que nous pûmes, les jeunes désargentés, «descendre» en y alliant le camping. La «Rosalie» 1934 d'occasion de Maurice n'aurait pas résisté au voyage, aussi avec quel intérêt m'écoutait-il parler de «là-bas» et de tous ceux qu'on pouvait y rencontrer. L'avènement de la 2 CV (vers 1952) fut pour lui, comme pour bien d'autres Français, un événement.

Nous campions sous les oliviers de Freinet, ou dans le «jardin» de la C.E.L., place Bergia. Et ce furent les travaux avec de nouveaux camarades et avec Freinet, le début d'une incontestable aventure passionnante mais que vous connaissez mieux.

Ce n'est pas par le volume de ses articles que Maurice Beaugrand a influencé la pratique et la vie de centaines de camarades.

C'est par sa présence permanente, par les outils pour lesquels il a été soit l'initiateur, soit l'artisan tenace et par le rôle souvent discret mais combien opportun il jouait dans les instances collectives, ce qui ne peut se comptabiliser, mais qui compte tant.

Lorsque nous étions «partis» en discussions contradictoires, parfois orageuses, oubliant la classe, les enfants, les hommes, il disait : «Je ne sais pas comment vous faites, mais chez moi, ça ne se passe pas comme ça...» Et il sortait de sa serviette ou d'un cageot des dessins, des textes, des albums, des documents des petits de sa classe unique, ou du «grand qui posait des problèmes et qui n'allait pas en classe de perfectionnement».

On écoutait ses sobres commentaires, ses interrogations pertinentes, et on retrouvait l'humilité bien nécessaire devant l'action quotidienne, et alors des perspectives de travail réalistes s'amorçaient.

P. GUÉRIN

Voilà.

Après les images qui renaissent pour ceux qui ont mis le pied à l'étrier vers ce temps-là, images d'un homme et d'une époque, que reste-t-il qui ponctue ce texte, le charpente devrais-je dire, et le mène plus loin, à quoi l'on peut encore s'alimenter aujourd'hui ?

A mon avis cette poignée d'idées, dont l'explication et le développement pourraient continuer le fond de cette rubrique, la recherche et l'actualisation de ce sens d'une pédagogie :

• «... 55 enfants composaient ma classe de C.E.1 et C.E.2...» et les conditions de travail ne peuvent pas être un alibi suffisant pour ne pas donner au moins une parcelle supplémentaire d'autonomie aux enfants.

• «... Viens avec nous, on essaie de se réunir quelques-uns le jeudi.» Echo au «nous ne sommes plus seuls» de L'École buissonnière. Ne pas rester seul, c'est vieux comme le monde... Un proverbe bantou (je crois) dit : «L'intelligence d'un seul est un panier percé.» Et dans quel but se réunir ?

• Réunir tout de suite, avec les moyens du bord et les compétences de chacun, les outils jugés immédiatement nécessaires.

• Egalement pour la discussion et les confrontations, mais sur «les réalisations de la semaine».

• «... deux ou trois douzaines de journaux... que nous recevions de France et de l'étranger... des séances de revue de presse passionnantes.» Autrement dit, l'importance accordée aux échanges entre enfants.

• L'insertion dans un contexte historique. Ici, l'immuable hiérarchie se trouve modulée par le passé récent d'hommes qui la forment. En d'autres circonstances ce sera en un autre sens ! Mais il est possible d'utiliser les ouvertures de l'histoire, sans compromission, pour des avancées qui n'aliènent pas.

• L'importance du milieu : le fichier départemental avec son usine à gaz, ses puits et le plâtre de la maison.

ON RECREUSE UN PUIS.

Profitant que son puits était à sec, papa l'a fait recreuser. Ce puits a 41 m de profondeur

MISE EN PLACE DU MATÉRIEL:

La charpente du puits enlevée, les ouvriers disposent un grand plateau percé en son milieu d'un trou rectangulaire. Sur ce plateau, ils installent un treuil robuste muni d'un câble d'acier. Ils fixent une corde de sûreté à une poutre voisine et branchent une baladeuse.

ON DESCEND LE PUISATIER:

Le puisatier est Monsieur Jules, un homme d'une soixantaine d'années.

Il s'installe à califourchon sur un bâton solidement attaché à l'extrémité du câble. D'une main, il tient le câble, de l'autre, la corde de sûreté. Quatre hommes, cramponnés aux manivelles du treuil, dévident lentement le câble.

Un cinquième fait glisser le fil de la baladeuse.

LES OUTILS DU PUISATIER

Ce sont une pelle et une pioche ordinaires, mais aux manches très courts, le puits n'ayant que 1,06 m de diamètre

LE PUISATIER AU TRAVAIL.

A l'aide d'une casserole, M. Jules vide la boue dans un grand seau que ses camarades ont descendu. Lorsque le seau est plein, le puisatier hèle ses camarades. Ceux-ci remontent le seau, le vidant et le redescendent.

Ce puits n'a pas été curé depuis très longtemps. On retrouve différentes choses: outils, fonds et douves de seaux, débris de carrelage, etc...

La boue enlevée, le puisatier pioche dans la craie. C'est un travail pénible: l'espace est réduit, l'air est chargé de gaz carbonique.

Pour se protéger des cailloux que le seau détache quelquefois des parois, l'homme porte un casque.

Ce puits a été recreusé de 2m

Texte: Gisèle Dilleman

Dessins: Jacques Doué et Gisèle Dilleman.

École de Grange l'Évêque.

Il y a quelques jours, je rencontrais un collègue que je n'avais pas vu depuis longtemps. Nous en étions venus à parler de la classe et des enfants de 1979. Il me dit : «Il n'y a plus guère que l'expression artistique sous toutes ses formes qui les accroche...» J'avais répondu : «Mais on ne peut pas faire le plein avec ça.» «Il y a aussi la correspondance» avait-il ajouté. Oui, et la compréhension du milieu. Parce que celui-ci a pris une dimension de complexité telle, allons-nous l'oublier ?

Et voilà qu'aujourd'hui même, Gérard Mendel (1) dans son dernier livre nous en rappelle l'importance :

«... Mais une école dans laquelle l'enfant, très tôt, commence à avoir prise sur ce qui fait sa vie. Où il apprend, pour prendre les exemples les plus simples — et ce, dès les premières années — comment est fait le vêtement qu'il porte, d'où lui viennent ses jouets, comment les réparer lui-même, comment s'inscrivent dans l'espace ses trajets urbains et le plan de l'établissement scolaire, avec quels matériaux sont construits les murs de la classe et de l'école, quelle est la nature des aliments qu'il absorbe.

C'est-à-dire qu'il n'utilise rien dont il n'apprenne en même temps l'origine, la technique, la maîtrise, les implications, les limites.

Nous vivons tous dans un univers de fantasmes où notre lien aux choses utilisées est devenu presque inexistant. Un mini-calculateur électronique, la télévision, l'électricité sont devenues choses magiques. Quel passager prenant aujourd'hui l'avion est vraiment conscient qu'il utilise là le produit d'un patrimoine humain de recherches et d'efforts de plusieurs centaines d'années, et non pas une sorte de super-gadget magique, d'idole sans commune mesure avec lui-même et qu'il convient d'adorer quasi religieusement : le passager-nourrisson se laisse bercer de musique douce tandis que des nurses en uniforme lui proposent des boissons.

(1) Auteur du *Manifeste éducatif* et de nombreux autres ouvrages bien connus et qui vient de publier *Quand rien ne va plus de soi (Apprendre à vivre avec l'incertitude)* chez R. Laffont (collection «Réponses») d'où est extraite cette citation.

Le premier objectif de l'éducation, que peut-il être sinon de se réapproprier notre monde quotidien et ses objets ? Autrement dit de réapprendre, d'apprendre en fait, le pouvoir de notre corps et de notre esprit sur chacun des éléments qui composent notre vie ? Et que peut signifier la culture, sinon de connaître par une expérience personnelle les raisons d'être de nos gestes et comportements les plus habituels, les conditionnements sociaux qui les ont transformés à notre insu en automatismes, et de reconnaître ainsi les diverses implications sociales de ces mêmes actes et habitudes devenus autant d'abandons du pouvoir sur notre existence.

C'est d'un pouvoir bien correct et bien réel qu'il s'agit là. Il nous faut savoir qu'il n'est d'autre pouvoir social en ce monde que celui que nous produisons, que nos actes produisent. Et que c'est l'addition de tous nos abandons successifs et quotidiens, l'addition de toutes nos régressions, qui fabriquent à la fois nos mentalités nourrissonnesques et voraces et cet Etat-super-biberon auquel nous réclamons à grands cris tout et le reste. Nous sommes responsables des deux...»

• «Maurice était de ceux qui disaient ne pouvoir bien s'exprimer qu'en faisant appel à leurs mains.»

Parce que ce n'est en fin de compte que par les actes, donc par les mains qu'une idée se concrétise et donne pouvoir sur le monde extérieur qui s'en trouve modifié, ne serait-ce qu'en partie. Expression de la méfiance à l'égard des paroles, dont Freinet disait souvent, citant Barbusse (je crois, et je cite de mémoire) : «Les paroles qui ne restent que des paroles ne sont pas loin d'être des mensonges.»

Importance de la main donc, de la concrétisation avec le maximum de qualité — et le maximum de pouvoir gagné.

• Mais cela n'exclut pas la réflexion, l'analyse obstinée de *L'Éducateur* et des B.E.N.P., des textes, qu'ils soient de Freinet ou d'autres. Et c'est une autre image de Maurice Beaugrand, celle où il n'avait de cesse lorsqu'il venait de découvrir un livre qui l'interrogeait, d'en parler et de chercher longuement qu'est-ce que cela allait modifier pour lui, quel outil pouvait en naître.

• Reste enfin cette surprise exprimée par Pierre Guérin : Freinet répondait aux lettres, de sa propre main. Condition première d'un échange, d'une reconnaissance et d'une association.

J'aurais pu allonger la liste. Mais il y a là ce qui m'est apparu d'emblée le plus important et je crois que c'est assez pour lever assez de questions et approfondir.

Pour éviter la critique possible d'une idéalisation du passé, que Pierre Guérin semble d'ailleurs avoir pressentie, j'ai seulement envie de compléter pour lui une de ses phrases : «Pour moi, c'était parti...» dit-il, après cette évocation — elle aussi fondamentale — du zébu de Zoé opposé au petit chat qui ne voulait pas mourir. Il aurait pu ajouter : «Ça ne s'est pas arrêté depuis. Ça n'a pas été facile. Ça a été souvent passionnant et quelquefois douloureux.»

Parce qu'en fin de compte, en même temps qu'il en a dit avec enthousiasme et obstination les mérites, Freinet a aussi posé sa pédagogie sous la forme d'une question : «Dans un monde qui impose ses pratiques d'ersatz et de contrefaçon, saurons-nous être assez logiquement humains pour redonner leur primauté à ces actes fonctionnels que la scolastique a compliqués et dévalués, et qui s'appellent : sentir, créer, comprendre, se socialiser, vivre et aimer ?» Dans ce maître-livre que restent *Les dits de Mathieu*, «saurons-nous» dit-il, et non «nous saurons». Il ne s'était pas reconnu le droit de décréter que les lendemains chanteraient nécessairement. Mais il s'était inscrit dans le sens qui pouvait y contribuer, sans remettre à d'autres le soin de faire à sa place.

Il y a toujours des mouvements divers dans la salle, comme le dit Pierre Guérin, après l'évocation — elle aussi fondamentale : c'est une répétition volontaire — du zébu de Zoé opposé au petit chat qui ne voulait pas mourir. Pour les uns, c'est parti, pour d'autres non. Cela aussi c'est vieux comme le monde et cela s'appelle le droit à la différence.

Je crois seulement, puisque c'est là un phénomène vieux comme le monde, qu'en partant ou en ne partant pas à certains déclics, on se coule dans des courants, on rejoint ou non des courants permanents dans l'histoire des hommes et des idées.

Qu'il y ait des courants différents et qui quelquefois convergent est inévitable, salutaire. Humain. Est également humaine, à cause d'un cerveau et de sa mémoire, la possibilité — la nécessité ? — de savoir à qui l'on ressemble dans les courants dont j'ai parlé, à qui l'on accepte ou non de ressembler. C'est aussi cela comprendre.

Michel Foucault, dans un article du *Monde* du 11 mai 1979 intitulé : «Inutile de se soulever ?» écrit à propos de l'Iran : «... ma morale théorique est... «anti-stratégique» : être respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant dès que le pouvoir enfonce l'universel. Choix simple, ouvrage malaisé : car il faut tout à la fois guetter, un peu au-dessous de l'histoire ce qui la rompt et l'agite et veiller un peu en arrière de la politique sur ce qui doit inconditionnellement la limiter.»

Pour en revenir à la rubrique dont je parlais en début de ce texte, je crois que ce que j'ai appelé à maintes reprises la recherche du sens de la pédagogie Freinet c'est en fait la recherche de ce en quoi elle touche à «l'universel».

Au fond de ce sens, il y a, à mon avis, ce double mouvement qui touche à cet universel : d'abord résister à l'ordre des choses qui donne comme évident, inévitable ce qui n'est en fait que la ligne de plus grande pente d'un système socio-économique en place, et résister de telle façon que ce soient d'abord les usagers eux-mêmes qui se donnent les moyens, sur les lieux même de leur travail, d'opérer les premières transformations.

Michel PELLISSIER

